

Le Chat Murr 89

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
DÉCEMBRE 2023 ISSN 2431-1979

IMPROBABLES LECTURES



Musée Saint-Remi (Reims)
Photo Dominique Hoizey

J'aurais pu ne jamais lire une seule ligne de Paul Bourget, si j'avais suivi à la fois Léon Bloy qui, dans *Le Désespéré*, ironise sur « l'eucharistique succès de cet évangéliste du Rien », et Octave Mirbeau qui, dans le *Journal d'une femme de chambre*, nous fait partager le point de vue de Célestine : « J'ai relu du Paul Bourget... Ses livres ne me passionnent plus comme autrefois, même ils m'assomment, et je juge qu'ils sont faux et en toc... Ils sont conçus dans cet état d'âme que je connais bien pour l'avoir éprouvé quand, éblouie, fascinée, je pris contact avec la richesse et le luxe... J'en suis revenue, aujourd'hui... et ils ne m'épatent plus... Ils épatent toujours Paul Bourget... Ah ! je ne serais plus assez naïve pour lui demander des explications psychologiques, car, mieux que lui, je sais ce qu'il y a derrière une portière de salon et sous une robe de dentelles. » L'envie improbable de me plonger dans la lecture des romans de Paul Bourget m'est pourtant venue le jour où j'ai découvert ses œuvres complètes sur les étagères empoussiérées d'une ancienne bibliothèque de séminaire. La curiosité est-elle vraiment un vilain défaut ? Sans elle je n'aurais peut-être jamais lu Francis Vielé-Griffin ni même Robert de Montesquiou.

**Francis Vielé-Griffin
et Eulalie de Mérida,
la sainte « aux mots jolis »**

**La pinacothèque de
Robert de Montesquiou
Bicentenaire de la naissance du
peintre Alfred Stevens**

Francis Vielé-Griffin

et Eulalie de Mérida, la sainte « aux mots jolis »



Francis Vielé-Griffin (1864-1937)
Dessin de Jean Veber (1864-1928)

J'aime la compagnie des saints au point de les « collectionner » page après page. Dernièrement j'ai acquis un exemplaire de l'édition originale d'un recueil de poèmes publié en 1903 par un écrivain aujourd'hui oublié, Francis Vielé-Griffin, dont le contenu était de nature à répondre à mon attente... hagiographique. Cet exemplaire de *L'Amour sacré* avait été envoyé et dédié au poète et avocat belge Thomas Braun (1876-1961) qui s'illustrera en 1916 en défendant la cause devant un tribunal militaire allemand d'Herminie Vaneukem (1889-1972). Eulalie de Mérida, elle, n'a pas eu la chance d'avoir un bon avocat :

Voici : ils l'ont saisie ;
On a posé ses pieds saignants sur le bûcher ;
Immondément
Sa pauvre robe est arrachée
Mais sa chevelure vive l'a vêtue d'or
Et parée, chaste et pâle, pour la mort...¹

Qui était donc Eulalie de Mérida ? Ce que nous savons d'elle, nous le devons à un poète latin, Prudence, qui composa en l'an 400 une longue hymne de 215 vers sur sa passion : « Eulalie, vierge sacrée, noble par sa naissance, plus noble encore par la manière dont elle est morte, orne de ses cendres, favorise de son amour, sa chère Mérida, qui lui a donné le jour.² » C'est par la bouche même d'Eulalie que Prudence nous apprend que l'action se passe à l'époque de Maximien Hercule : « Isis, Apollon, Vénus, ne sont rien. Maximien lui-même n'est rien...³ » Donc avant le 1^{er} mai 305, date à laquelle Dioclétien et Maximien abdiquèrent. On parle généralement du 10 décembre 304. La martyre – elle aurait banalement refusé de sacrifier aux dieux – est une toute jeune fille de 12 ans, et c'est encore Prudence qui nous le dit : « Elle avait parcouru neuf et trois années ; elle avait atteint quatre fois trois hivers, lorsqu'au milieu des crépitements du bûcher elle fit trembler, elle terrifia ses bourreaux par son intrépidité farouche, trouvant de la douceur dans son supplice.⁴ » Un peu plus tard, à la fin du VI^e siècle, Grégoire de Tours rapporte un miracle de la « glorieuse Eulalie » se produisant le jour anniversaire de son sacrifice (*in die immolationis*). Des arbres, dit-on, « ce jour-là, aux premières lueurs dans le ciel, [...] produisent des fleurs d'une suave fragrance, lesquelles ont la forme de colombes.⁵ » Voilà une belle histoire que Francis Vielé-Griffin conte à sa manière à la fin de son poème :

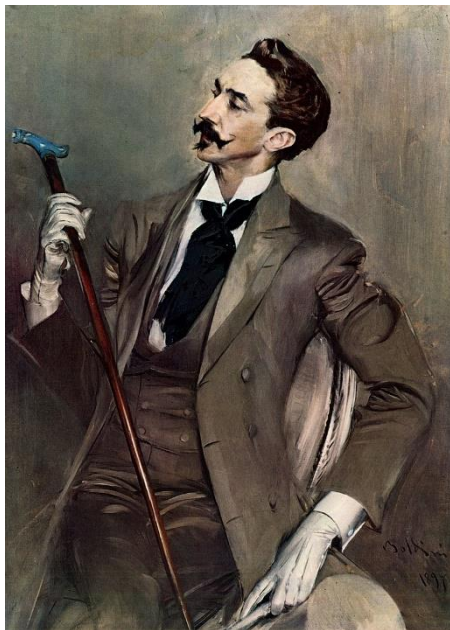
Et l'on conte encore
Qu'au lieu du supplice, chaque avril,
Quand le soleil frappe la terre de ses traits d'or,
Il y fleurit des crocus et des violettes...⁶

Connue en Gaule dès le VI^e siècle – Venance Fortunat compte dans un poème sur la virginité Eulalie de Mérida parmi « les brebis du troupeau virginal de l'Agneau⁷ » conduit par la Vierge Marie – Eulalie de Mérida a fait l'objet d'un culte qui s'est assez largement répandu sur le territoire, et aujourd'hui en France il y a encore des paroisses dont la petite sainte espagnole est la patronne. Son plus beau miracle est sans doute d'avoir inspiré la première œuvre littéraire écrite en ancien français, la célèbre cantilène *Buona pulcella fut Eulalia* : « Eulalie était une jeune fille de bonne naissance, / elle avait un beau corps, une âme plus belle encore...⁸ » Si, en Espagne, Federico Garcia Lorca a rendu un bel hommage littéraire à Eulalie de Mérida, c'est, en France, au poète symboliste Francis Vielé-Griffin que l'on doit les plus beaux vers en langue française sur

La sainte au doux babil,
Aux mots jolis.⁹

📖 1. Francis Vielé-Griffin, *L'Amour sacré*, poèmes, Bibliothèque de l'Occident (Paris), 1903, p. 31. 2. Prudence, *Le Livre des couronnes (Peristephanon liber)*, texte établi et traduit par M. Lavarenne, Les Belles Lettres, 2003 [1951], p. 54. 3. *Ibid.*, p. 56. 4. *Ibid.*, p. 54. 5. Grégoire de Tours, *La Gloire des Martyrs*, texte revu et traduit par Luce Pietri, Les Belles Lettres, 2020, p. 265. 6. Francis Vielé-Griffin, *op. cit.*, p. 33. 7. Venance Fortunat, *Poèmes*, tome II, texte établi et traduit par Marc Reydellet, Les Belles Lettres, 2003, p. 137. 8. Robert Berger, Annette Brasseur, *Les séquences de sainte Eulalie*, Librairie Droz, 2004. 9. Francis Vielé-Griffin, *op. cit.*, p. 30.

La pinacothèque de Robert de Montesquiou Bicentenaire de la naissance du peintre Alfred Stevens



Robert de Montesquiou
Giovanni Boldini – Musée d'Orsay

Je n'ai pas besoin de présenter Robert de Montesquiou (1855-1921) que nous ne connaissons le plus souvent qu'à travers l'œuvre de Marcel Proust. Qui le lit aujourd'hui ? Et pourtant Robert de Montesquiou a beaucoup écrit. Il y a le poète, mais il faut bien admettre comme le remarquait déjà il y a plus d'un demi-siècle Philippe Jullian que « son œuvre poétique toute chargée des préciosités symbolistes s'est enfoncée dans l'oubli¹ ». Elle n'en révèle pas moins un amoureux de l'art qui s'il s'était voulu dessinateur ou peintre, aurait consacré ses crayons

A des notations de chose versatile.
Mais, surtout, ce que l'ombre, en la clarté,
distille
Eût attiré leur art : j'aurais feint, des oiseaux,
Le mirage en un lac...²

De poème en poème, tout un chapelet de peintres s'égrène. J'en ai compté une bonne cinquantaine. Ici, il s'écrie : « Ce paysage, c'est Whistler !³ », et là, il dit comment « La belle Olympia de Manet dans son cadre / Est un objet d'art rare⁴ ». Et ailleurs il chante l'art de Puvis de Chavannes « Qui nous peint des ciels purs et des jours diaphanes / Et sait d'une chlamyde harmoniser les plis⁵ ». Voulez-vous contempler les tableaux de la pinacothèque de Robert de Montesquiou ? Eh bien ! il suffit d'ouvrir les *Hortensias bleus*, et vous y verrez, entre autres

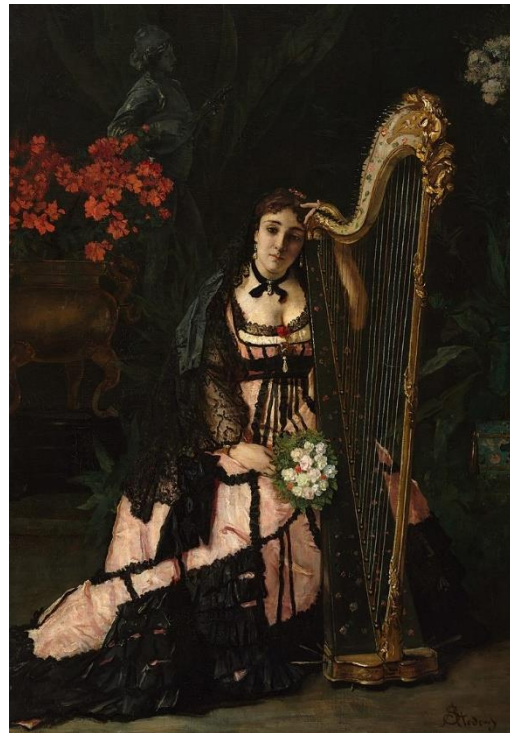
chefs-d'œuvre, « Un Degas qui vieillit avec modernité », « Un Millet recueilli – pas l'Angelus ! un autre », « De Gérard, un portrait de femme à l'œil bovin » et « De Stevens, une étude / Où l'odeur de la femme a toute pénétré ».⁶ Les maîtres de Robert de Montesquiou – une remarque que j'emprunte à Philippe Jullian – étaient « bien plus des peintres que des poètes⁷ ». Et parmi eux on peut distinguer Alfred Stevens (1823-1906) auquel il dédia un poème des *Hortensias bleus* intitulé « Une Musicienne » dont je ne donne à lire ici que les quatre premières strophes :

Admirable tableau de Stevens : une femme,
Et puissante, et pensive, assise, s'écoutant,
Pour entendre, en son cœur, l'accent qui vibre et
clame
De l'air interrompu, qu'elle achève à l'instant.

Appuyée à sa harpe, un objet Louis Seize,
Tout plein de tons mignards, de décors figiolés,
La harpe du regret, qui jamais ne s'apaise,
Lui dit des chants plus beaux, s'ils sont plus
désolés.

Stevens, vous avez peint notre mélancolie
Dans cette femme énorme aux détails délicats ;
C'est sa force d'aimer sous laquelle elle plie,
Ce qu'elle a de meilleur dont on fait moins de
cas.

Le soleil a doré l'écaïlle de son peigne ;
Ses bijoux sont si lourds qu'ils l'épuisent
encor ;
Elle a tout ce par quoi la noble beauté règne :
La splendeur de la forme en l'opulent décor.



Une musicienne
Alfred Stevens – Harvard Art Museums

On retrouve Alfred Stevens dans *Diptyque de Flandre Triptyque de France* qui groupe des essais de Robert de Montesquiou consacrés à des artistes et littérateurs que le poète a élus dans son panthéon parmi lesquels figurent un autre peintre, Adolphe Monticelli, ainsi que le dessinateur et graveur Rodolphe Bresdin. De son étude sur l'art d'Alfred Stevens, j'ai choisi ce passage qui illustre bien l'engouement de Robert de Montesquiou : « Je ferais volontiers de lui ce bel éloge, de dire qu'il est le sonnettiste de la peinture. De même que ce dernier, au lieu de laisser vaguer sa fantaisie en strophes innombrables, réserve sa production, élit des rimes rares, et fait tenir dans le bref poème à forme fixe dont il a fait choix, des intérieurs et des horizons, des héros et des dieux, des infinis et des astres, ainsi le Maître dont je parle, concentre en une superficie exigüe une infinité de reflets, qui lui font chérir, outre les glaces, les boules de jardins, les laques miroitantes, les paravents à feuilles d'or, les nacres, les perles, les pierreries et, parmi elles, des yeux de femmes et d'enfants, miroirs encore.⁸ »

📖 NOTES : 1. Philippe Jullian, *Robert de Montesquiou, un prince 1900*, Librairie Académique Perrin, 1965, p. 17-18. 2. Robert de Montesquiou, *Les Chauves-souris*, 1907, p. 15. 3. *Ibid.*, p. 195. 4. Robert de Montesquiou, *Les Hortensias bleus*, 1906, p. 201. 5. *Ibid.*, p. 197. 6. *Ibid.*, p. 194-196. 7. Philippe Jullian, *op. cit.*, p. 164. 8. Robert de Montesquiou, *Diptyque de Flandre Triptyque de France*, Éditions E. Sansot, Paris, 1921, p. 24. LIRE : Christine Lefebvre, *Alfred Stevens*, Brame & Lorenceau, 2006.